



N° 51/04 — AVRIL 1991
36ème année °

« BEUR, VOUS AVEZ DIT BEUR ! »

(un raccourci identitaire identifiable)

Augustin BARBARA¹, Université de Nantes

On trouve des « Beurs » et des « Beurettes » dispersés dans toute l'Europe, tout au moins dans les pays dits d'accueil, tout particulièrement en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Hollande...

Mais comment les y désigne-t-on ? Deuxième ou troisième génération... originaires de... Beurs ou beurettes dans les différentes langues respectives ?

Les réflexions de M. Barbara peuvent nous aider à regarder, à accueillir, à promouvoir, à intégrer, nombre de jeunes que l'on disait il y a quelque temps « assis entre deux chaises ». A nous de regarder, de décider, à eux de réagir, s'ils se sentent concernés.

¹ Université de Nantes. Département de Sociologie. Lersco.

APRÈS les phases du déracinement relatif manifesté dans l'auto-appellation de « nationalité immigrée » la pseudo-identité de passage de « 2ème génération », l'emblème « Beur » sert au jeune maghrébin à s'affirmer dans une spécificité historico-sociale. Sa stratégie d'enracinement ne fait plus de doute à travers les pratiques d'insertion aussi bien socio-professionnelles que politiques. Mais des échecs nombreux ponctuent le cursus de ce jeune qui se sent marqué par son ascendance et le doute sur son avenir, en mettant la cause sur son discriminant physique, sa « tête d'Arabe », et aussi quelquefois son nom et prénom. Ces repérabilités socio-psychologiques sont intériorisées à travers le miroir que lui renvoie la société française comme une fatalité issue d'un héritage anthropologique, un tatouage indélébile. Mais la prise en conscience d'une intégration à degrés pousse le « Beur » à ne plus se laisser enfoncer dans l'ornière de la *beurisation*, mais d'en sortir au contraire par des stratégies de valorisation (études et profession) pour acquérir un statut social et faire ainsi la preuve qu'il est en train de devenir un nouveau français. Le Maghreb devient la terre des ancêtres, comme pour d'autres, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, etc. Il est un des maillons indispensable à la population française d'aujourd'hui et de demain. Aussi cette auto-appellation « Beur », après avoir eu une fonction d'emblème et de conscientisation identitaire, risque aujourd'hui, en devenant une allo-désignation, une véritable image de démarque. Elle a des effets d'aplatissement et retarde la conquête de cette nouvelle identité comme le laisse apparaître la représentation ambiguë qui ressort de l'analyse socio-linguistique des usages du terme « Beur » dans le discours quotidien.

Le jeune d'origine maghrébine se trouve sous certains traits résumé dans une identité emblématique « Beur » qu'il peut exhiber ou dissimuler quelquefois selon ses stratégies d'intégration ou de démarcation².

Aussi nous nous demanderons si les bénéfices réels et symboliques qu'il en retire ne remettent pas en cause l'emblème lui-même, s'il ne deviendrait pas aujourd'hui un véritable raccourci identitaire.

Nous emprunterons une démarche socio-linguistique pour apporter des éléments d'analyse. L'objection vient tout de suite de l'idée que le terme « Beur » est riche d'évocations multiples et parmi lesquelles

beaucoup seraient « sympathiques » et d'autres au contraire péjoratives voire discriminantes. Nous serions donc autour d'un axe paradoxal construit de contraires qui s'alimentent, s'enrichissent, s'appauvrissent et s'annulent. Mais ce terme n'est pas isolé d'une réalité sociale. Il exprime à lui seul le rapport condensé entre les Français dits de souche et des jeunes désignés ainsi.

« BEUR, BEURS ET BEURETTES » : Une désignation performante

A la demande d'évocation du terme « Beur » posée dans un questionnaire écrit, nous obtenons des réponses contrastées et pleines d'enseignements.

« Pas "Beur" mais "Robeu" », ni français ni arabe (franco-marocain, 21, ans, sans profession).

« Désigne une personne d'origine maghrébine installée en France. Il habite une ZUP, dans une tour » (animatrice, 23 ans, d'origine marocaine).

« Mot verlan se rapportant aux immigrés de la seconde génération. Nés en France, majoritairement de parents maghrébins. Il concerne une population qui a environ de 15 à 30 ans. Les "beurs" sont français » (étudiante française, 26 ans).

Si les mots créent du sens dans les acceptions diverses qui apparaissent dans les différents discours, le moins qu'on puisse écrire est que ce terme est ambigu.

Il est devenu une désignation linguistique qui s'impose dans le langage courant. Forcée dans les milieux de jeunes issus de l'immigration de la région parisienne, elle opérait une fonction de regroupement, un signe de reconnaissance. Un processus d'emblématisation s'est ensuite engagé. Utilisé tout de suite, par des journalistes, il ne pouvait plus échapper à l'emprise du vecteur médiatique qui a saisi ainsi l'occasion d'identifier facilement un groupe qui commençait à se distinguer. Et puis le terme est arrivé dans le public. Il s'est vite répandu par sa qualification euphonique. Ainsi trois niveaux d'utilisation ou d'expression apparaissent, celui des jeunes qui ont produit la désignation, celui des médias qui l'utilisent de plus en plus, et celui de ceux qui désignent ainsi couramment des jeunes dans la vie quotidienne. A ces différents degrés,

² A. Barbara, « Discriminants et jeunes Beurs » in G. Abou-Sada (sous la direction) *Génération issues de l'immigration*, Paris, Ed. de l'Arcantère, 1986, pp. 123-139.

l'emblème joue des fonctions. Il a des effets identificatoires plus ou moins forts pour certains jeunes, mais aussi des effets de rejet pour ceux qui ne s'y reconnaissent pas. Donc emblème mais aussi désignation. Car il désigne un groupe à part dans le grand groupe des jeunes. Il opère un classement. Porteur de plusieurs significations, il classe ainsi *des jeunes d'origine populaire ayant un type physique maghrébin*, prédéfini dans un système inconscient de catégorisation. Ce sont des enfants de travailleurs immigrés d'origine maghrébine — arabe (dans le sens flou qui résiste dans l'imaginaire occidental quand il est associé en même temps à un type physique et à l'Islam). Ils vivent en banlieue, dans le béton, les HLM des ZUP sous surveillance policière plus ou moins assidue (autant de concepts avec leurs effets symboliques dans l'inconscient des habitants).

Dans cet environnement, des jeunes sont donc perçus, à partir d'indices physiques repérables, comme ayant (ou devant avoir) des comportements conformes à ce contexte habitationnel, à l'image que se font ceux qui sont en dehors du contexte. En fait, un démarquage conceptuel et psychologique produit cette image beur dans ses connotations péjoratives. Il y a là une sorte d'enfermement.

Nous voyons qu'à partir d'un type physique plusieurs associations se joignent pour produire des connotations, qui si elles ne sont pas péjoratives et racistes, n'en sont pas moins celles qui relèvent de catégorisations³.

« Beur » désigne d'abord un groupe à partir d'un individu concret, un groupe à part dans la relation « eux et nous ». Cela ne désigne pas conativement des loubards, même si le couplage se fait souvent. Car l'on a une image médiatique non totalement assimilée aux Minguettes, mais partagée et corrigée par certains d'entre eux qui « réussissent dans la vie », s'habillent bien, s'expriment bien à la télévision. Si le terme a été forgé aux frontières de la marginalisation justement par ceux qui voulaient y échapper, ils n'ont cessé de vouloir se donner, grâce à cet emblème, une image de marque qui s'en éloigne de plus en plus. Mais il a une visibilité populaire doublée d'une visibilité étrangère et plus spécifiquement « arabe », « musulmane », pour grouper sous le même vocable ceux dont les parents sont nés là-bas (harkis compris). Mais on n'y voit pas les enfants des autres étrangers, (les jeunes portugais par exemple), et pas

toujours les Antillais ou les Africains. En classant, la désignation fait le tri. Elle désigne ceux qui se distinguent le plus par leur importance parmi les immigrations récentes. Bien sûr, n'en font pas partie les enfants de réfugiés asiatiques, les enfants des anciennes immigrations européennes (Italiens, Espagnols et encore moins les Polonais). Chaque période produit des désignations pour signifier des hiérarchies, quelquefois très subtiles.

Le fait que le débat, maintenant permanent dans l'alternance des discours électoraux et des discours sur l'immigration, place les « beurs » sur la scène sociale comme un souci politique jusqu'à rendre la désignation incontournable dans la bouche de hauts personnages politiques. Désignation nécessaire donc et du coup légitimée, mais qui renforce ces classements, certes flous encore, mais combien efficaces dans le quotidien, dans les repérages conscients ou inconscients des Français de souche. Cette situation incite les intéressés à produire quelquefois des évitements pour échapper à l'étiquetage encore fort ou au contraire une affirmation stratégique et valorisée qu'on exhibe pour devenir le « Beur » sympathique, jusqu'à accepter, par stratégie, de devenir le « Beur-alibi ».

Ces stratégies individuelles montrent bien qu'il n'y a pas de détermination. Mais souvent elles sont annulées par l'image de marque groupale qui circule. Assimilés souvent à des bandes (tout prédisposerait sociologiquement certains d'entre eux à en faire partie : ZUP, béton, milieu populaire, etc.), elles sont d'ailleurs surtout le fait des garçons, car les filles sont très surveillées et ne s'autorisent que discrètement des écarts pour ne pas attirer sur elles un contrôle social et familial encore plus exigeant. Mais elles sont moins exposées que leurs frères qui eux sont tout de suite repérables et « inspireraient » la méfiance voire la peur. Tandis qu'elles inspirent la sympathie, par l'idée que nous pouvons avoir de la soumission qui leur est imposée dans leur milieu familial et des limites qu'elles se donnent elles-mêmes. Car elles savent que pour avoir dépassé de très peu certaines règles, certaines se sont perdues à jamais et ont attiré les exclusions les plus graves. Elles n'en n'ont pas moins des stratégies de prise de distance faute de sortir facilement du groupe sans être stigmatisées. Elles travaillent mieux que leurs frères au collège ou au lycée. Elles ne constituent pas de bandes entre elles, mais pratiquent efficacement *la stratégie du détour par la copine française*, sans exhibition, mais discrètement, comme pour y subir un apprentissage lent et raisonné qui leur donnera ensuite plus de poids pour imposer leur personnalité avec force, mais sans s'opposer frontalement au milieu familial. Elles

³ Cf. H. Tajfel, « La catégorisation sociale » in S. Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale*, T.1., Paris, Larousse, 1972, pp. 272-302.

construisent leurs libertés lentement.

Tout cela nous révolte quelque part pour elles, à leur place. Et il n'est pas sûr que nous ne cherchions pas dans notre intime révolte les moyens de nous les rendre sympathiques, par pure substitution parentale, sans même contrôler les origines de ce transfert. Mais les garçons eux sont exposés par l'intensité de la visibilité de leur faciès d'Arabe, Maghrébin, ex-Noraf (et je ne cite pas les dé-qualificatifs racistes)...

Ils sont victimes d'une logique anthropométrique pour passer à travers le amis du regard des autres. Ainsi, un Maghrébin blond, avec des yeux bleus aura objectivement plus de chances de passer inaperçu... jusqu'à la découverte des effets du nom et du prénom qui l'assigneront à une place dans un classement des positions.

Ils se font contrôler dans les transports publics, mais pas les filles. Mais elles sont pour le groupe maghrébin un enjeu anthropologique ; elles représentent la survie du groupe menacé par l'extérieur. Car il y a bien une culture du dedans, de la famille et une culture du dehors. La socialisation enfantine s'était opérée, bien sûr, avec quelques tiraillements entre les deux cultures, entre les valeurs portées par l'une et par l'autre⁴, où la loi-du-père avait pu être difficile à repérer dans une sorte de brouillage identificatoire parmi les substituts parentaux qui s'imposaient naturellement tous les jours, à partir du moment où l'enfant est scolarisé. En fait, à la culture première, celle de leurs parents, ils surajoutent une autre culture, celle qui fait la synthèse de celle du dedans et celle du dehors, où les régulations parentales et sociales s'équilibrent selon les familles avec leurs contrôles et codes culturels en oeuvre. Surtout au moment de l'adolescence, les enjeux se déterminent plus franchement et quelquefois dans une opposition violente entre parents et enfants. A la crise existentielle de l'adolescent qui cherche à construire son identité face à ses parents, s'ajoute la recherche d'une identité culturelle plus définie au centre même d'une opposition entre les valeurs culturelles familiales et les valeurs de la société d'accueil. Antagonisme et érosion des valeurs semblent être le partage ambigu imposé à ces jeunes, avec un accompagnement d'excès de contrôle social des parents comme compensation exilaire de leur situation territoriale qui les fixe, définitivement en Europe (à cause du

chômage, de la durée d'émigration et de la non-place dans leur pays et de leurs enfants qui se sentent plus d'ici que de là-bas).

ISSUS DE L'IMMIGRATION

L'immigré dépassé

Cette relation identitaire entre les Français et les jeunes issus de l'immigration a suivi des étapes pour imposer une nouvelle image. Le stéréotype suranné de l'immigré issu de l'âpreté de la colonisation et de la générosité-réparation de l'après colonisation — cette sorte d'immigré (contraction linguistique d'immigré et d'image) s'est imposé dans les discours de toutes sortes médiatiques, politiques, caritatifs. Ce stéréotype est symbolisé par la valise : l'immigré est une sorte de pèlerin avec sa valise « en carton »⁵ plongeant toujours, pathos aidant, dans une pseudo-image évangélique suscitant beaucoup plus la pitié ou une émotion caritative qu'une véritable aspiration à la justice, sorte de nouvelle image d'Epinal adolescentisée d'un étranger soumis, malheureux quelque part, donc pas revendicatif ni autonome et qu'il faut « aider ». Mais voilà que ses enfants se détournent de cette image et surprennent... (« *tiens, ils ont des attaché-case maintenant !* ») ceux qui veulent lui imposer.

De la valise du père, immigré débarquant avec ses-bras-force-de-travail à l'attaché-case de l'enfant devenant adulte qui prend conscience de sa réussite possible socialement il y a tout un chemin irrévocablement parcouru. La matière grise du fils et de la fille remplace le muscle du père et le silence de la mère.

⁵ N'en déplaise à ceux qui ont voulu exploiter encore (en 1986, à Paris) le « filon » en mettant sur le marché du pathos une opérette « La valise en carton », avec Linda de Souza et qui ont échoué... car le public commence aussi à comprendre que l'immigré lui-même change. Ce qui suscite d'ailleurs d'autres attitudes dont une certaine méfiance sinon plus, dans un climat pré-électorale. Depuis il a fallu se rabattre sur un feuilleton télévisé, reprenant le même thème, qui lui s'absorbe avec une passivité sans danger. Par contre il sera intéressant de constater comment Akli Tajer et Henri de Turenne vont traiter dans le téléroman (cinquante épisodes de 26 minutes) Sixième gauche (FR3) la cohabitation entre des Français et des Maghrébins, à travers l'histoire de deux familles dans une ville de province.

⁴ Cf. article « OEdipe et interculture » in Psychanalystes, automne 1989.

Itinéraire à travers les territoires de l'identité des jeunes maghrébins

Adolescents plus ou moins « paumés », sensibles à la marginalisation, aux confins des centres identitaires, il leur était impossible de faire des choix, donc d'avoir des projets.

Certains allaient jusqu'aux territoires de la névrose et de la psychose, rejoignant en cela d'autres adolescents, qui ne savaient pas de quel territoire étaient leurs parents pourtant enracinés ici depuis plusieurs générations. Cette contestation du « nulle part » rejoignait celle de tout adolescent en révolte existentielle. Ils étaient de nulle part.

Puis vint la désignation de *2ème génération*⁶, parce qu'il est toujours plus facile de désigner stéréotypement (comme des choses) que de nommer clairement et précisément des hommes.

Aussi, cette allo-désignation est devenue courante dans le langage médiatique, et il faut le reconnaître aussi parmi certains chercheurs avant qu'on lui substitue celui de « jeunes issus de l'immigration ». Ce marquage identitaire fait carrière dans le secteur socioadministratif, comme si une population de jeunes, désormais catégorisée, devenait statique, était naturalisée, empaillée.

Le *double-rejet* était leur avenir. Leur destinée ne pouvait s'établir qu'en des territoires imaginaires. Puisqu'on ne leur permettait pas d'entrevoir le possible territoire, ils cultivaient eux-mêmes cet *entre-deux-tenitotal*. Privés d'enracinement socio-professionnel, de valorisation personnelle par des études, ils s'évadaient par compensation dans l'investissement culturel et musical. Et ce double-rejet était difficile à vivre quand il existait un *double-attraire* imaginaire qui permettait de fuir un pays réel et de rêver à un autre pays. Ils étaient ni d'ici ni d'ailleurs.

⁶ Concept emprunté aux productions des années soixante des industries de l'informatique et du nucléaire — il désigne aussi les ULM (Ultra-légers motorisés) I L Taboadda-Léonetti s'inquiète de l'aspect négatif de l'envahissement du discours des « spécialistes » sur la seconde génération, devenue « objet de recherche qui est de précéder ou même de créer des problèmes chez ceux qui n'en auraient peut-être pas eu, qui se seraient assimilés tant bien que mal sans se sentir obligés de revendiquer une identité immigrée dont certains, qui n'aspirent qu'à se débrouiller dans la vie, n'ont que faire » in *Sans Frontières*, 20/11/81.

Fin d'adolescence, ils se sont proclamés de nationalité immigrée (cela coïncidait avec la création de l'hebdomadaire *Sans frontières*), puisque le double rejet les forçait à se chercher quelque part. Mais comment installer une nationalité sur un territoire qui n'existe pas ? Et comment réagir à ce vide existentiel. Béton, chômage sont leurs références. Ils risquaient de ne donner d'eux que l'image des révoltés des Minguettes (été 1982). Alors, ils se sont mis à marcher, dans une sorte de pèlerinage archaïque, pacifiste (à la Gandhi et Martin Luther King) pour annoncer qu'ils cherchaient **une** terre d'accueil, comme s'ils étaient depuis leur naissance des réfugiés de l'expansion en déclin (ce fut la période des différentes marches et leurs divergences). La recherche trébuchante de cet ailleurs leur laissait peu de perspectives encore. Ils n'étaient pas tout à fait d'ici encore. Et par cette démarche, ils voulaient se faire admettre par les Français de souche. C'est à ce moment que sont apparus les « Beurs ».

Jeunes adultes quittant les confins de la contestation-protestation, ils cherchent alors des issues. Et pourquoi pas alors dans deux endroits à la fois. Rejetant alors l'allo-désignation de 2ème génération, ils se sont donnés un emblème, en forgeant leur propre auto-désignation de Beurs, en utilisant le verlan — *en renversant quelque chose* en somme. *Beur* est le résultat d'une « manipulation » linguistique métaphorant avec humour une évolution contenue dans les signifiants. En effet le renversement du dé-qualificatif < arabe > (en français au qualificatif < 'reub > (en arabe) par le truchement du verlan < beur > comme cristallisation phonétique⁷ montre bien une situation transitoire et dynamique appropriée par les acteurs eux-mêmes et non plus fixée par les autres dans un réduit de l'espace des significations. Cet emblème se construit simultanément et dans le même champ que la petite main de « ne touche pas à mon pote ».

Ce moment capital est dans cette démarche de conscientisation, pour quitter le stéréotype médiatique négatif (les Minguettes, les cheveux crépus, les loubards, etc.). Cette structuration de l'identité s'opère ici par l'auto-prise en charge pour fuir l'étiquetage imposé (ils avaient mis du temps pour se dégager de l'immigration des parents par la transition de la 2ème génération, le terrain était alors ouvert pour se faire reconnaître des autres tout en

⁷ J'emprunte cette expression à J.-J. Moscovitz, psychanalyste.

conquérant pour eux-mêmes une nouvelle identité.

Le double-attraire domine dans une volonté de s'imposer, d'arracher en douceur à l'inertie et l'indifférence une identité, une reconnaissance. La marche n'était plus une recherche-fuite mais devenait une recherche de *territoire transitionnel*. Ils vont d'un point à un autre. Ils relativisent le rejet et ils valorisent plus l'attrait et les bénéfices qu'ils pourraient tirer d'une situation même malaisée. A l'horizon s'esquissent peut-être des solutions. Ils se sont reconnus alors et d'ici et d'ailleurs.

Mais ils ont maintenant entre 20 et 25 ans et même plus. Ils doivent faire des choix décisifs et difficiles. Par exemple la plupart doit se déterminer par rapport à un service militaire à faire en Algérie ou en France. Ils abordent la vie sérieusement en adultes. Certains même ont des projets matrimoniaux et même d'enracinement familial (avoir des enfants, louer ou acheter un appartement autonome).

Ils sont allés au Maghreb « pour voir ». Peu sont restés. D'autres sont revenus, certains même très déçus par la réalité qu'ils ont dû affronter et qui était très loin de ce qu'ils avaient imaginé. Mais au moins les deux territoires sont identifiés plus précisément. Ils font des tentatives pour s'insérer professionnellement (valorisation). Ils vivent une double-culture conflictuelle. C'est encore un moment de transition avant de se reconnaître dans une réalité plus proche. A ce moment, leur démarche les incitait à se situer et d'ici et de là-bas⁸.

Ils entament aujourd'hui la dernière étape de cette recherche d'identité pour vivre désormais une double-culture contractuelle. Elle leur permettra d'être valorisés socio-professionnellement et psychologiquement. En se reconnaissant effectivement d'abord d'ici, en France. Parce que c'est le territoire de la vie quotidienne, celui des pratiques habituelles familiales et personnelles. Même s'il n'est pas toujours merveilleux, il est là et n'est plus vécu

seulement de façon négative. Il existe éventuellement de possibles aménagements dans cette volontaire prise de conscience de s'enraciner malgré les difficultés économiques. S'il trouve (si elle trouve) un lieu d'insertion professionnelle ou s'il fait (si elle fait) de bonnes études, des choix sont possibles à moyen terme et à long terme. Effectivement le territoire du là-bas existe. Ses grands-parents, ses racines l'interpellent quelquefois dans ses sources profondes, d'autant plus qu'à la maison c'est le Maghreb, et dans la rue c'est la France. Mais un certain recul lui permet de vivre *ce* relativisme identitaire. Se sentant profondément maghrébin, il n'en a pas moins des pratiques quotidiennes comme n'importe quel français de son âge, dont il partage les aspirations.

Malgré certaines difficultés, il arrive quelquefois à vivre positivement sur ce territoire qu'il s'approprie communautairement. Il est de tel quartier, de telle ville. Il est d'abord d'ici et ensuite de là-bas, car le Maghreb est loin et il a peu de prises sur ce pays. Il est intéressé d'abord par ce qui se passe en France pour lui et ceux qui partagent ses préoccupations d'enfants issus de l'immigration.

Cette phase est celle du dépassement du rejet et de la relativisation de l'attrait. Il a quitté les territoires imaginaires et aborde mieux ainsi les territoires réels qu'il reconnaît à leur vraie place. La France n'est plus mythique, elle est capable du mieux et du pire. Il existe des Français racistes et d'autres qui ne le sont pas, avec lesquels il se sent en solidarité. Le chômage existe en France et l'âpreté du marché du travail est réel. Mais il reconnaît aussi que certains de ses amis maghrébins travaillent honorablement. Le Maghreb aussi n'est plus mythique comme ses parents s'étaient évertués à l'embellir dans leurs discours d'exilés. Et il s'est rendu compte des difficultés de trouver un travail et... aussi un logement dans un pays où la démographie est galopante. Et il a (elle a) quelquefois du mal à admettre le contrôle social qui s'y exerce.

S'il se vit encore comme un être de double-culture, il pense désormais à sa destinée sur ce territoire dans le présent. Aussi, les débats actuels sur son insertion l'intéressent au plus haut point. Il s'inscrit sur les listes électorales, dans la mesure où stratégiquement il pense que le bulletin de vote est un moyen de faire entendre sa voix dans le débat sur son propre destin.

⁸ Sur cette problématique des territoires, on pourra aussi se reporter au texte « L'échappée belle, stratégies culturelles et identification ethnique » de J.-O. Majastre, Communication au colloque « Métissages », Université de la Réunion, 2-7 avril 1990.

Ainsi, nous voyons cette double-culture s'inscrire par des pratiques quotidiennes dans des situations objectives, concrètes sur un territoire réel où se rencontrent des individus de plusieurs milieux culturels, de plusieurs classes sociales. Cette double-culture n'est plus que le dernier passage avant l'intégration.

« **BEURS, VOUS AVEZ VU DES BEURS ?** »

Visibilité obligée

«*D'ailleurs, on ne voit qu'eux* » (français, informaticien, 50 ans). D'abord on voit les « Beurs » en groupe (comme on dit les Noirs), ensuite on voit le Beur et seulement après la Beurette. Le détour par le collectif est permanent dans le langage : logique du « Eux et nous ». On ne voit l'individu qu'ensuite. Ou quand on le voit, on n'a pas tellement envie de le rattacher au groupe. On accepte de sortir avec un beur isolé (en discothèque, par exemple) mais pas avec plusieurs « beurs » ensemble, pour ne pas risquer des histoires. A la porte des immeubles, ce n'est pas le Beur qui fait peur, mais un groupe de Beurs. Et le groupe est masculin. Dans les actes racistes, reconnus comme tels, on tue rarement les filles. Elles ne sont pas là en groupe... Nous sommes prisonniers effectivement de la force des catégories de groupe et du masculin et féminin. On dit un immigré mais plus facilement une « femme immigrée ». Dans le premier cas, l'immigré a la force du nominatif et dans le deuxième cas, immigrée est un adjectif. Cette désignation s'adresse d'abord aux jeunes gens et les jeunes filles sont laissées à l'arrière plan, sauf dans l'affaire des foudards en octobre 1989, mais elles n'étaient pas reconnues comme « beurettes » qui, elles, s'avancent dans la vie, tête découverte et souvent cheveux courts.

Il existe d'autres désignations ailleurs, en province, mais c'est « Beurs », désignation de la région parisienne dominante qui laisse à l'arrière plan les autres désignations.

Le « beur » trouve appui sur une image stéréotypée située entre le Noir et le Noraf (qui a été supplanté par les Maghrébins pour les jeunes générations de français qui entendent aujourd'hui plus facilement parler du Maghreb que de l'Afrique du Nord coloniale. Ils sont perçus et vus en groupe « Les beurs ceci, les

beurs cela !

« Dans *certains bars* on voit plutôt les "beurs"... mais pas les "beurettes". Et puis les "beurs" dans une manif, ça passe très bien, comme dans les concerts de SOS-Racisme ».

C'est une appellation spécifique pour désigner des jeunes pas tout à fait français, mais qui vont le devenir (française, 40 ans, mère de famille) *Ça désigne plus les garçons que les filles. D'ailleurs « Beurette, ça fait moins consistant, c'est plus sympathique, plus mignon à dire. C'est un diminutif »* (française, 35 ans, enseignante). On est vraiment dans la désignation. «*Moi, on m'appelle Fatima* » (algérienne, 22 ans). Là, on est dans la nomination. Le sujet se reconnaît et veut être reconnu dans son identité et non dans un travestissement.

Pour les Français de souche et à travers les représentations médiatiques, les « beurs » sont donc des jeunes issus de l'immigration, différenciés et séparés des autres jeunes immigrés d'origine non musulmane, non arabe (comme les Portugais qui ne se reconnaissent pas sous cet emblème, dans *ce* groupe). Les « beurs » sont des jeunes d'origine maghrébine et d'origine populaire au confluent de plusieurs zones indéterminées. « Beur » c'est l'indétermination. Le terme « beur » est déjà le produit social d'un itinéraire des dénominations, à la suite de Noraf (1950), Maghrébin (1970), immigré, 2ème génération (1975), sans frontières, nationalité immigrée (1978), beur (1980 ?).

Enfin le terme « Beur » les différencie de « loubard » de la délinquance, même si quelquefois se fait l'amalgame, même si l'on trouve des « beurs » parmi les loubards. Mais « Beur » se suffit sémantiquement à lui-même. **Beur est en soi une abstraction linguistique** construite pour combler un vide nominatif. Et cette désignation auto-produite s'est insérée dans ce vide en écartant les frontières et s'est placée sur une zone des signifiants sans s'assurer de la polysémie des signifiés possibles qui allaient s'y agglutiner et agir comme producteurs de sens sociaux. L'exemple-type est celui de l'injonction médiatique qui souvent par précipitation dubitative fait de cette « cristallisation phonétique » le degré zéro de la formule journalistique. L'on dit ou écrit, par exemple « Trois jeunes Beurs qui font de la musique » au lieu de trois jeunes qui font de la musique. Par contre, il ne viendrait pas l'idée à un journaliste de ne pas dire « le Français Noah », etc.

« Beur, c'est sympa... pas toujours »

« C'est un langage jeune, branché, on comprend tout de suite, SOS-Racisme l'a popularisé et rendu sympathique avec les potes. Ils sont ni français ni maghrébins, j'aime bien ce mot-là, à la mode. Dans une manifestation, ça passe très bien » (français, éducateur, 35 ans).

La visibilité physique joue ici son rôle de repérage au nom d'une société métissée surtout quand elle est éphémérisée dans des manifestations, des fêtes, ...sans lendemains quotidiens qu'eux, les jeunes, doivent assumer.

« C'est plus une affaire des jeunes maghrébins et non des Portugais ou des Antillais. Beur ça adoucit le terme arabe. Comme si on ne pouvait pas faire le pas de se dire français parce que on est musulman de souche et qu'on ne sera jamais pris comme français à cause du physique » (23 ans, animateur, d'origine algérienne).

Ici le terme est un adoucisseur langagier... un médiateur qui favorise le passage (il passe la rampe) pour être admis dans un autre groupe, en sachant toutes les réticences que le physique soulève. Il intervient dans une manipulation pour établir une relation de référence relative à un groupe dont on n'est pas issu selon les critères d'appartenance.

« Beur d'instinct, ça me gêne, je ne sais pas pourquoi. Ils sont obligés de l'admettre. Mais ça ne leur plaît pas. On aurait pu trouver un autre nom. C'est un mot que je trouve laid. Ça évite de dire Algériens, Tunisiens, Marocains, c'est trop long à dire » (français, enseignant, 32 ans).

« Mais lui, il ne se considère pas comme Beur, il se considère comme français. Mais son comportement c'est vraiment de là-bas. Il est jaloux possessif. C'est le copain qui passe avant ma fille » (française, 45 ans, mère de famille, dont la fille fréquente un Beur).

« C'est un terme qui gênait les Français au début, ça fait un peu voyou, basané » (français, cadre administratif, 40 ans).

Ici la visibilité physique est perçue sous son côté négatif et induit une connotation péjorative.

LE PROCESSUS DE BEURISATION

La dérive des mots : de la désignation à la dérision

Cet emblème a souvent une fonction boomerang, il se retourne contre ses propres auteurs⁹. Une dérive de sens commence à se produire, dans un processus de *beurisation* dans des usages caricaturaux porteurs de racisme à partir du terme « beur » (issu du verlan). Il suit en quelque sorte une trajectoire du signifié à l'image de certains mots d'argot qui souvent dérivent gravement à travers des discours pervers. Par sa structure linguistique « beur » est facilement le prétexte de dérives. Des dérapages divers s'offrent pour des jeux de mots, des histoires — certaines foncièrement racistes. La maîtrise du concept échapperait à leurs auteurs pour devenir non seulement objet de désignation mais aussi de dérision.

Cette dérive commencerait-elle par l'humour ? Il en est une manifestation parmi d'autres.

L'humour: rapports de forces majorité/minorité

Sous le prétexte de l'humour, l'on entend des discours significatifs du champ sémantique dérivé que le terme produit. L'ambiguïté de l'humour demande justement à être examiné. Par exemple, une histoire de « Beur » (rappelons-nous, comme histoire juive ou histoire belge) se raconte et est entendue, dans un contexte qui produit des effets (par qui, pour qui, où, et avec quels rires ou ricanements, ou stress et révolte). Majoritaires et minoritaires racontent des histoires les uns sur les autres. L'histoire humoristique sur l'autre se produit d'elle-même pour relever un trait, un écart et souvent le ridiculiser.

Histoires sur soi, entre soi et sur l'autre

⁹ Comme en son temps la désignation « Pied-Noir » plus ou moins imposée aux Français d'Algérie et ensuite emblématisée par eux et « récupérée » dans cette recherche, eux-aussi, d'un territoire qui leur échappant de plus en plus réellement concrétisait alors le refuge dans un territoire imaginaire, une territorialité mémoriale. L'emblème sert bien de lien entre recherche d'identité et de territoire. Mais l'on remarquerait aujourd'hui, qu'après sa période de purgatoire où il a fait ses preuves, le terme Pied-Noir deviendrait moins péjoratif et même valorisant dans certains réseaux bien distincts de ceux d'extrême-droite où l'on s'est longtemps plu à fixer les Français d'Algérie.

Des « beurs » racontent des histoires sur eux, entre eux, les mettent en scène. Ici, l'humour sur soi est un miroir décapant, voire thérapeutique, mais ce n'est pas le mépris sur soi, il intervient comme un passage dans la construction de la personnalité. Ils racontent aussi des histoires sur les Français de souche. C'est une expression des rapports à l'autre et fait état en son absence d'une certaine réalité non-dite, masquée¹⁰.

Des Français de souche (à quelles souches d'ailleurs !...) racontent des histoires sur eux entre eux. Mais cela est plus rare. Autrement ils renvoient leurs discours à un référent imaginaire plus valorisant : « Au moins, les Allemands, eux !... C'est pas comme nous »... Mais nous sommes à la limite du discours des histoires... drôles.

Histoires devant l'autre

Apparaît alors la situation de l'histoire humoristique en présence de l'autre. L'imprévu peut se produire dans tous les sens. Soit celui qui est visé rit de lui, avec les autres, quitte à « masquer son rire et à avaler sa salive pour ruminer seul » ensuite le sentiment de malaise qu'il a vécu. Soit il se révolte et réagit et met à plat la connotation méprisante ou franchement raciste. Il risque alors de se faire traiter de susceptible, ajoutant à la stigmatisation un trait d'anormalité psychologique.

Or le terme Beur est dans l'inconscient français associé sémantiquement à *beurre* (matière grasse, à *petit-beurre* (biscuit) et de plus en plus à une interjection de dégoût *beurk*. A partir de ces trois entrées se font des passages humoristiques ambigus et souvent franchement racistes quand ils sont faits ou écrits dans certains contextes à travers des expressions qui font leur travail de stéréotypie. « *Moins il y a de beurre et plus on l'étale* », *l'étang de beurke*, *beurs demi-sel*, *beurré*, *beurrage*, *beur et confiture*, *le beur de service*, *le beur-alibi*, etc.¹¹ Le référent auquel ces expressions font appel est le même. Elles peuvent devenir des éléments d'un néo-immigreur comme une résultante qui

s'imposerait à ces jeunes, enfants d'immigrés, revendicatifs par rapport aux anciens immigrés soumis. Ainsi le terme beur peut être détourné de son origine première d'auto-désignation marquante à valeur emblématique et signe de reconnaissance pour devenir le prétexte conatif d'une allo-désignation démarquante quand elle est employée en dehors du groupe où elle a été produite. **Désormais cette désignation est auto-contradictoire.** Elle indique un mal-vivre intériorisé qui trouve son reflet dans les désignations de l'autre. Les usages caricaturaux brouillent l'identité à partir du brouillage des images. Nous voyons là, et ce n'est pas un hasard, le même processus de dérive des mots quand on a désigné péjorativement les Juifs (Youdi, Youpin, Youpinerie, Juiverie, etc.). Ces mots ont trouvé, à certains moments une place officielle dans les dictionnaires usuels. Ce qui légitimait leur emploi courant, et alors, dans certaines situations, justifie l'expression au moins scripturaire d'un racisme latent.

ÊTRE BEUR DANS L'INTÉGRATION

Identité de passage

Le terme Beur est-il destiné alors à disparaître rapidement, si l'on considère qu'après s'être reconnus sous l'emblème, les jeunes concernés ayant fait l'état des lieux de leur situation par rapport à l'intégration en France ? Se reconnaissent-ils encore tous autant sous cet emblème qui vire à l'étiquetage démarquant ? Beaucoup « prennent le large » et voudraient être reconnus en tant qu'individu : être soi d'abord et être éventuellement Beur ensuite.

« *Moi, on m'appelle Fatima* » (algérienne, 22 ans).

A la question « *Vous êtes beur* » qu'on lui posait, l'acteur Karim Allaoui fit non de la tête et répondit « *Quand on est acteur, on est acteur, point c'est tout* »¹².

Car la désignation simplificatrice est trop facile pour honorer et nommer des situations personnelles très variées et très complexes. Cette accommodation culturelle individuelle

¹⁰ L'humoriste français Smaïn opère en ce domaine un véritable travail de conscientisation, de décapage, sans concessions aussi bien pour les uns que pour les autres.

¹¹ Le seul fait d'écrire ces expressions pose déjà un problème, celui de les révéler à ceux qui ne les connaissent pas encore. Mais le travail du chercheur a ces risques de ne pas extraire de son investigation des éléments qui font partie de la réalité qu'il étudie.

¹² Dans la présentation du film « *La peau du gorille* » d'E. Molinaro qui en a été faite au Journal Télévisé d'A2, le 29/04/90 à 20 h. Ce sentiment d'acteur est partagé par Karim Kacel qui veut être défini comme chanteur d'abord.

dans le processus d'acculturation intervient pour démontrer qu'il fallait absolument **une identité de passage** et d'en avoir pris collectivement conscience sous l'emblème Beur. Mais à partir du moment où il devient un étiquetage, l'on n'en retire plus les bénéfices symboliques escomptés au début. L'intérêt impose désormais d'avoir une relation distante. Est-ce pour cela se couper du groupe. Non, mais c'est passer à un autre stade, évoluer dans le processus de construction de cette identité. Le groupe « beur » se spécifiait comme regroupement mythique de jeunes et s'opposait en partie aux parents restés attachés à leur culture. Tandis qu'aujourd'hui, ils redéfinissent mieux — parce que aussi l'opposition existentielle de l'adolescence face aux parents affrontés à la responsabilité de prendre des décisions seuls qui les détachent de plus en plus des choix parentaux. En effet, le groupe « beur » permettait d'être à mi-chemin entre les parents et la société contestés ensemble. Il pouvait devenir un lieu d'enfermement identitaire avec sa logique de revendication. L'effet d'intériorité (le nous) provoquait inmanquablement des effets d'extériorité (les autres).

Aujourd'hui, l'indispensable trajectoire personnelle fait le lien entre les groupes et l'individu. La référence de certains groupes conduit des jeunes toute part, certains se perçoivent entièrement français et « accommodent » leur vie à travers des choix d'intégration, quand ils ont les moyens de ces choix. D'autres, qui n'ont pas les moyens sociaux d'accéder à un seuil d'intégration sont en recherche et ont besoin d'être soutenus pour que ne s'enracine pas en eux le désespoir de l'impasse et qu'ils ne s'engagent pas dans des voies individuelles ou collectives entre marginalisation et intégrisme religieux ou politique. Car tout intégrisme procède d'un rattrapage de perte, de faiblesse constatée et souvent liée à une situation de minorité qui veut prouver ainsi sa force dans des retranchements, autour de traits identitaires, confondant allègrement nationalité et culture d'une part et entité minoritaire et identité minoritaire d'autre part. C'est justement ce qu'à voulu éviter le mouvement « beur », en permettant que, reconnus, ils puissent envisager des solutions dans un processus d'intégration relative. L'intégrisme est intervenu pour certains comme la solution parfaitement sécuritaire qui évite tout doute sur les choix en cours de construction.

Cette intégration se fait dans une démarche de double-culture entre une culture parentale et celle qu'ils construisent eux-mêmes dans un territoire où ils ont leurs

pratiques sociales. Existe-t-il une sub-culture « beur » tout à fait spécifique ? Nous pouvons en douter, par contre, il existe, mais un courant culturel polysémique en constant mouvement, en constante création qui influence la culture française, à partir de créateurs individuels qui par leur situation existentielle d'enfants de l'immigration ont pu produire des thèmes spécifiques. Comme le Ja77 a influencé la culture anglosaxonne. Quelle culture a son destin dans l'enfermement, quand on sait que la minorité a toujours du mal à vivre à côté de la majorité ! Ce courant « beur », né de la relation de ces jeunes avec la France, est un produit de la culture française, dans une situation de double-culture dans des apprentissages positifs mais aussi dans des expressions d'exclusion, dans les attentats racistes et la chasse aux faciès inconnue des Français de souche. Les « beurs » ont contribué à faire connaître cette réalité cachée de la société française en provoquant une « mouvance beur » de conscientisation¹³.

« Le débat est enfin ouvert, dans ce qu'il convient d'appeler aujourd'hui la **mouvance beur**. Cinq années jalonnent ce bout d'histoire, venant s'ajouter à celles de leurs grands-pères et pères dans ce pays qu'ils ont contribué à faire depuis maintenant soixante-cinq ans. (...) Paris sur beur, les beurs à l'Elysée, coup de cœur pour les beurs et que sais-je encore. Ces titres s'étaient à la une des journaux, c'était — et oui déjà — le 3 décembre 1983. Ils entraient dans Paris, 100.000 personnes leur faisaient cortège »¹⁴.

Mais aujourd'hui dans la dynamique de l'intégration sociale et culturelle qui s'impose à eux et à tous les Français, cette mouvance évolue vers d'autres perspectives.

Beur : un emblème dépassé et usé

Le terme « Beur » n'est pas une nomination pertinente, mais garde plutôt le statut de désignation opératoire dans le discours courant quotidien et notamment médiatique. Nous voyons là justement un alignement du discours en train de s'opérer efficacement car la généralisation du terme va de pair avec la vacuité de l'espace linguistique laissé libre. C'était bien parce qu'ils ne savaient pas toujours eux-mêmes ce qu'ils

¹³ On pourra se reporter à l'article de J. Streiff-Fenart « Les "Beurs" font leur chemin », in Jeunes d'aujourd'hui, Paris, Doc. Fse., 1987, pp. 127-138 (Notes et Etudes Documentaires).

¹⁴ F. Aïchoune, in La « Beur » génération, Paris, Ed. Sans frontière, sd, p. 4.

étaient, qu'ils ne savaient pas se nommer que le terme « Beur », auto-produit par eux, est venu combler ce vide dans l'espace des désignations. Sans savoir exactement comment nommer, on désigne approximativement, et le verlan, l'argot remplissent leur fonction opératoire. Le terme « Beur » était un opérateur qui venait à un moment de l'histoire de cette immigration qui devenait une population de peuplement.

Mais ensuite, on « accroche » tous les sens possible. Le signifiant « Beur » est né d'une déroute identitaire qu'il fallait à tout prix arrêter. Il fallait agir avec urgence. Et l'on a produit une esquisse, une étiquette remplaçant celle de 2ème génération. C'était une sorte de toilettage, avec la volonté, de changer quelque chose. Et il est vrai que les choses ont changé, qu'une conscience identitaire communautaire s'est faite autour de l'emblème.

Mais des signifiés sont venus charger le signifiant. Ils se sont produits dans l'in-group mais aussi dans l'out-group. Il y a eu une production indigène de signifiés et d'une production exogène. Au point que par ce processus de placage de signifiés, on ne sait plus exactement la véritable identité de ceux qui sont désignés ainsi. En plus, ce processus bloque tout processus de reconnaissance d'une identité en construction.

Beur est aujourd'hui un emblème dépassé. Il manifeste maintenant un raccourci identitaire. Né, il y a quelques années, il ne reflète plus la totalité sémantique que recèle l'identité en construction de ces néo-français.

Tout d'abord, il convient de dire que la désignation, « beur » est surtout utilisée par les journalistes dans les médias, car il est plus facile, plus rapide aussi d'écrire ou de dire « Beur » que « jeunes d'origine étrangère ou d'origine maghrébine »¹⁵. L'accès euphonique simplifie le discours. Mais en même temps simplifie à l'extrême l'autre. « Beur » est tout à fait une désignation et non une nomination, tout au plus une appellation plus ou moins contrôlée. Or nous savons que la structure du langage exprime la pensée de l'interlocuteur. En simplifiant ainsi, la désignation fabrique une identité instrumentalisée, d'autant plus que le vecteur dominant est l'intervention médiatique (presse, radio, télévision) et non pas le contact interindividuel.

En simplifiant ainsi au maximum une identité aussi complexe que celle qui est en train de se construire chez ces jeunes, il y a une

sorte de processus de raccourcissement et d'instrumentalisation dangereuse voire perverse.

Aussi pourquoi ces « Beurs » ne seraient-ils pas plus généralement nommés tout simplement français (ou ne pas faire référence systématiquement à leurs origines réelles ou mythiques), car c'est bien le destin social et identitaire de la plupart. Et ceux qui ne le voudraient pas, se nommeraient eux-mêmes différemment, resteraient Algériens, Tunisiens, Marocains. Cela éviterait du même coup des confusions possibles sur le titre de Maghrébins... Tandis que le terme « beur » maintiendrait encore, et pour combien de temps, dans cette ambiguïté identitaire, qui les empêche de faire des choix et qui les présente toujours dans une transition. **C'est tout le contraire de l'intégration qui nécessite des repères du présent pour être réussie sur le plan social et sur le plan culturel.**

CONCLUSION

Le terme beur désignait plus une mouvance qu'un mouvement ou un état. Le caractère éphémère d'une désignation la destine à sa disparition dans le temps. Il a isolé le phénomène dans le temps et risquait d'isoler les jeunes qui se désignaient ainsi en se faisant « coller cet étiquetage de l'extérieur ». Il a concerné une seule génération d'enfants d'immigrés maghrébins, car dès qu'ils atteignent « l'âge des choix »¹⁶ responsables, ils rejettent le processus de « beurisation » qui les discrimine alors et ne veulent pas être toujours des « beurs malgré tout ». La remarque est d'autant plus vraie quand on l'examine du point de vue de la filiation. « *Quand tu auras un enfant, est-ce que ce sera un beur ?* » La réponse intervient avec sa vérité « *Ah, ça non* » (un Beur, 25 ans, employé). « *Si un enfant de couple mixte a un type physique, on le rattache au groupe des "Beurs"* » dit cette jeune fille, enfant de couple mixte et ne tient pas à être étiquetée de ce « mot bizarre ». Smaïn, le célèbre humoriste français, adopté à l'âge de cinq, a des ennuis pour réaliser des galas, sous prétexte qu'il n'est pas français d'origine. Tout simplement, parce que grâce à son « type arabe » il transporte un imaginaire qui n'est pas encore associé à l'idée d'être français « avec cette tête-là »¹⁷

¹⁵ Comme il était et reste toujours commode de dire Pied-Noir que Français d'Algérie.

¹⁶ Expression empruntée à C. Gokalp.

¹⁷ Nous renvoyons sur ce point aux analyses

Ces trois exemples posent ensemble, à l'épreuve de la filiation, la question de l'étiquetage dangereux de « beur » dans cette pertinence à n'avoir plus de sens et qu'il risque de continuer à désigner, c'est-à-dire de garder la fonction d'étiquetage et seulement celle-là, avec **ses effets, quelquefois dangereux, discriminants dans le quotidien, même si des bénéfices aléatoires, exceptionnels peuvent se conjuguer quelquefois.**

Une attitude de sagesse et de prospective s'impose aux Français comme aux jeunes qui se sentent encore quelque part un peu étrangers, mais de plus en plus de 3ème culture, la française réaménagée (et comme un élément de la culture française). La prudence s'impose de sauvegarder l'avenir, au moment où il est quelquefois question de réformer un code de la nationalité, dans un sens tellement restrictif, comme si la France ne voulait pas que ces jeunes passent de la coulisse sur la scène sociale, les confinant irrémédiablement dans un statut d'alignement proche de l'exclusion discriminante.

S'ils gardent le terme beur comme emblème, voire comme seul support d'identité, ils seront identifiés comme tels. C'est-à-dire qu'ils seront toujours obligés de compenser le déficit symbolique de la désignation démarquante par des conduites d'excellence. Ils ne pourront s'imposer qu'aux prix d'efforts qu'on ne demande pas aux autres. Obligés de réussir, obligés d'être excellents pour être reconnus. Mais reconnaît-on l'excellence, la réussite avant d'être reconnu pour soi. L'exemple de ce jeune reçu 1er au concours de l'ENS (Ecole Normale Supérieure) est illustratif. Était-il reconnu en tant que fils de harki ou en tant que lauréat primé ? Si nous suivons ce processus de les mettre à part parce que « beurs », on ne ferait que leur imposer le choix d'être pour toujours des **cascadeurs de l'identité**, obligés d'en faire toujours le double pour ne mériter que la moitié !

Car « Beur » est l'expression euphémisée et concentrée d'un rapport social et culturel entre les Français et les enfants d'immigrés d'origines maghrébines diverses à un moment historique donné (Algériens, Tunisiens, Marocains, Arabes, Berbères)¹⁸. C'était un

rapport de signifiés en relation d'opposition, d'accommodation déjà dans une acculturation conflictuelle. Le moment et le contexte ont changé, les adultes d'aujourd'hui ressemblent guère aux jeunes d'hier. Et les générations qui arrivent n'ont pas eu les mêmes conditions et se reconnaîtront difficilement sous cet emblème. Beur est un emblème dépassé qui, maintenu, renforcerait la nostalgie des anciens militants « beurs » et freinerait le départ d'autres jeunes, nouveaux français, avec d'autres projets, un autre pan de culture en train de se créer.

Car l'emblème beur est devenu un discriminant anthropométrique flexible. Il agit dans l'inconscient des désignés et déclenche, selon les situations et les contextes, chez les désignateurs des réactions, des conduites d'écarts, d'évitements, de mise à part, d'injustices, voire d'actes franchement racistes (réels ou perçus imaginativement). Ceci conduit à des stratégies de dissimulation ou d'exhibition de ce discriminant. Une sorte de jeu de cache-cache entre le loup et l'agneau, entre le désignateur et le désigné. Il n'est pas étonnant que devienne indispensable un apprentissage de stratégies, de négociations de ce discriminant qui met effectivement en lumière ce syndrome du Beur (exposé, dissimulé, revendicatif à partir de cette angoisse du repérage incontournable).

Aussi serait-il important de laisser ce terme s'épuiser dans le champ de la sémantique, délesté des signifiés positifs anciens et envahi aujourd'hui des signifiés désormais dépréciatifs et préférer nommer ces jeunes d'abord par leur nom et prénom comme un enrichissement nouveau. Quel mercenaire de la définition aura l'audace un jour de donner quelques lignes pour rentrer le mot « beur » dans un dictionnaire ? Nous le plaignons lui, le désignateur et les beurs désignés. Ce sera une naturalisation, taxidermisation de plus. Il tombera comme une peau enfin morte, signe d'une mue, d'une vie alors. C'est préférable.

Car le fait d'être désignés de « Beurs », à partir d'un indice, d'une apparence physique *d'un type arabe qui n'est pas perçu comme un look français*, reproduit en permanence la place à l'écart qui en somme leur est faite. Cette désignation est distanciatrice. Comme le terme « beurs » les destinait à la marge, même avec toute la sympathie qu'ils peuvent quelquefois s'attirer dans certaines circonstances. Cet étiquetage, en même temps qu'il spécifie, les met à part, des jeunes tout à

subtiles de P.-A. Taguieff, La force du préjugé, La Découverte, Paris, 1988.

¹⁸ Ne sommes-nous pas victimes ici de ce que T. Todorov attribue à une logique de la pensée occidentale, in La conquête de l'Amérique, la question de l'autre, Le Seuil, Paris, 1982, pp. 251-258. Cette perspective est à compléter par l'analyse de D. Schnapper, in « Modernité et acculturations,

à propos des travailleurs émigrés » in Communications, n°43, 1986, p. 144.

fait à part. Une étiquette de groupe où l'individu serait en difficulté de construire son identité personnelle deviendrait générique et effacerait les individualités. L'urgence est d'accepter qu'il soit possible, de ne plus être vus, amalgamés à des bandes, mais que chaque individu puisse avoir une trajectoire personnelle dans la construction de son identité.

Au moment où en France, le débat sur l'immigration devient central dans la logique d'insertion par l'intégration des groupes sociaux défavorisés et des minorités culturelles. Il convient de ne pas mettre à part et de ne pas se mettre trop à part. Le langage est un opérateur classificatoire incontournable. Or « beur » désigne bien actuellement un état des lieux du rapport de certains jeunes avec la société globale. Ils sont à la fois les enfants de ceux qui étaient indispensables sur le marché du travail promoteur de l'expansion des trente glorieuses et ils sont à la marge, associés à des craintes de rejet réciproque, d'immersion, d'une crainte que l'identité nationale s'en trouve altérée... Derrière eux, il y a dans les fantasmes, la colonisation de l'Afrique du Nord du siècle dernier et la guerre sanglante d'Algérie¹⁹, la méfiance de l'Islam — à certains moments justifiée sur ses débordements intégristes — et — de leur part, le constat d'être encore, mais

pour un temps seulement attachés à la culture des parents qui s'éloigne de plus en plus, et pas encore tout à fait d'ici. Comme le sort qui leur serait réservé, au moins quelques années de leur vie serait celui des indiens appelés à disparaître par extinction et transparence de leur culture et de porter leur discriminant corporel comme fardeau supportable au regard de la majorité des Français. Comme si c'était alors des beurs blanchis qui se seraient assimilés, faute d'être intégrés.

L'intégration de ces jeunes se fera par une nouvelle façon de se dire Français aujourd'hui. Il est normal qu'affluent des réactions de la part de ceux qui pensent profondément à une identité pure et pure. La question est bien là aussi, ceux-là doivent intégrer le fait d'une identité française nouvelle prenant en compte ces populations ex-immigrées.

Ces jeunes maghrébins ont des problèmes de jeunes et des problèmes d'« arabes typés » dans une société où la concurrence sociale sur les marchés du travail et de l'espace sont vives. Mais l'on a vu que le terme « beur » n'indique d'un passage du passé, que le « Beur » ne se reproduit pas à travers les générations. L'emblème n'a plus aujourd'hui le crédit d'hier — issu directement du piégeant droit à la différence. Il ne rapporte plus de bénéfices. Il a eu le mérite de mettre en lumière le rapport étroit entre identité et territoires dans une phase de notre histoire contemporaine.

Evidemment la suppression du terme « beur » laisse un manque. Peut-on l'interpréter en terme de vide, non, car actuellement c'est un trop-plein de catégorisations, de désignatifs. Il faudrait plutôt voir une vacance, un espace libre à construire. Mais déjà, ils l'occupent en se disant de telle région, en se nommant lyonnais, marseillais, du Nord, d'Alsace, de Nantes, etc. Cette nomination territorialisée passe efficacement par la transition du quartier « on est de tel quartier » ; « beur » quitte alors le statut de la désignation pour ne devenir qu'un adjectif et disparaître ensuite dans la nomination. Justement quand ils disent « on est des Lyonnais, on est de Metz ou de Toul », ils accèdent à ce nouveau statut et se sentent plus près de ces Français dits de souche qui, peut-être, verront de moins en moins dans ces « Beurs », l'autre en eux, ce grand refoulé du double qui leur fait peur... et qu'il faut donc apprivoiser cette intime et personnelle « inquiétante étrangeté »²⁰.

¹⁹ Ces « Beurs » sont souvent les descendants de ceux qui étaient des colonisés indociles, révoltés et aujourd'hui de pays indépendants. Devraient-ils disparaître symboliquement, faute pour les Français de convertir justement ces symboles opératoires dans leur champ national pour aborder une nouvelle réalité géo-politique, mais surtout à prendre en compte le fait que la majorité de ces jeunes sont nés en France, qu'ils y ont été scolarisés en français... et qu'en définitive, ils sont beaucoup plus proches de leurs copains français que de leurs cousins de là-bas. On peut en outre s'interroger sur le fait que plusieurs guerres avec l'Allemagne n'est pas produit ce type de rejet, sinon que la différence, croisades aidant, se situerait dans un vieil antagonisme entre la Chrétienté et l'Islam qui masquerait commodément les périodes de cohabitation pacifique. De nombreuses analyses apportent des éléments intéressants sur ces aspects. Voir en particulier : R. Leveau, « Présence musulmane en France », *Etudes*, mai 1986, p. 601 ; G. Képél, *Les banlieues de l'Islam*, Paris, Le Seuil, 1987... ; S. Citron, « Mémoire nationale, mémoire plurielle », in *Hommes & Migrations*, n° 1114, juillet 1988, p. 22. Pour la Belgique cf. A. Bastenier, F. Dasseto, *L'Islam transplanté*, Bruxelles, Bd. EPO, 1984.

²⁰ « Ce qui n'appartient pas à la maison et

A leur demande de reconnaissance, il leur est renvoyé une sorte de disconnaissance. Beur était un concept d'auto-dissuasion, pour ne pas s'évader dans n'importe quel territoire. Aujourd'hui, il risque de résumer une auto-persuasion de la mise-à-l'écart. Il est donc à écarter pour une autre possibilité.

Mais pourquoi encore « Beur » !

Y aurait-il encore la nécessité d'un faire valoir exotique, d'une expression d'une identité instrumentalisée conjuguée à un véritable raccourci identitaire ?

Augustin BARBARA